



PETIT COURRIER DES DAMES.

Modes, Littérature, Beaux-Arts, Théâtres.

Pour les conditions de l'abonnement, voir à la dernière page.

MODES.

Il est une chose contre laquelle la mode ne sévira jamais, qui sera toujours, au contraire, le complément de ses plus riantes créations, qui a été de tous les temps et de tous les siècles, nous voulons parler du voile. Il sied à la jeune fille en s'harmoniant avec sa modestie, à la jeune femme en prêtant à ses charmes un attrait plus piquant encore, à celle que les belles années commencent à fuir en dissimulant les précurseurs de sa vieillesse. Aussi le voile a-t-il les premiers honneurs de la toilette dans tous les pays du monde, et en France surtout, où, qu'on nous permette de le dire, la coquetterie a de si heureuses combinaisons. Aux eaux, par exemple, ou sur les plages qui réunissent la grande société parisienne, nous voyons, le matin, les jeunes personnes avec un voile

de gaze qui les préserve du soleil, jeté sur un simple chapeau de paille; un peu plus tard, c'est le voile de tulle blanc, et plus souvent rose, qui envoie à leur teint un reflet délicieux. Quelques femmes vont prendre leur bain avec une simple *lorraine*, une de ces pailles tressées sans art, dont la coupe est simple comme ce qu'on porte aux champs, et qui, par cela même, embellissent encore quand on est jolie. Avec cette paille, il faut le long voile de dentelle noire dont le réseau disparaît sous la richesse du dessin gothique. Puis ensuite vient la capote de crêpe avec la voilette en angleterre, et la paille de riz, et le chapeau tout en dentelle, dont la dernière retombe autour de la passe et forme autour du visage un cadre transparent. Violard¹ a si bien compris toutes les nécessités, qu'il

¹ Rue Choiseul, 2 bis.

a en ce genre les plus charmantes choses disposées de manière qu'elles peuvent servir encore à un autre emploi quand la fantaisie du voile fait place à une autre fantaisie. Ainsi nous avons vu de petites écharpes en dentelle qui, l'hiver, se nouent autour du cou à la sortie du bal, et qui, l'été, sont d'un effet joli sur un chapeau, comme aussi la demi-voilette, qui, à l'occasion, forme berthe. Il faut bien entrer dans le secret de toutes les petites métamorphoses pour prouver aux femmes, ce qu'elles savent déjà sans doute, que la dentelle, sous quelque forme qu'on la puisse choisir est un *meuble* qui trouve toujours son emploi.

— Nous touchons à une époque transitoire pour les modes, qui en rend la définition presque impossible; il n'y a que la lingerie qui conserve le *statu quo*, sauf les modifications qu'y apporte la broderie, telle, par exemple, que celle soignée si particulièrement par M^{me} Payan¹. C'est le peignoir en batiste blanche ou écru, dont les devants sont recouverts d'un semis de pois, ainsi que les jupons de dessous; les petits bonnets du lever si coquets, si riches de dentelle, soit en batiste avec un point à l'aiguille, soit en mousseline à entre-deux de valenciennes, qu'on les garde sous son chapeau pour aller au bain. Puis viennent les cannezouts à corsage ou à pèlerine, à manches courtes ou manches longues, sur lesquels serpentent les guirlandes au point d'armes; les manchettes à trois et quatre rangs d'une finesse de broderie extraordinaire; les mantelets blancs et les *pardessus de chambre*, espèce de visites sans manches en jaconas avec un grand collet qu'on met au saut du lit en attendant l'heure de la coiffure.

— Alexandrine² pose sur ses chapeaux des marabouts assortis à la couleur du ruban, qui sont si parfaitement beaux, si légers, d'une finesse si extrême, qu'ils font fureur. Au reste, tout ce qui sort de cette maison a une fraîcheur et une grâce dignes de remarque. Les formes sont élégantes, les ornements légers, et cette simplicité est très-généralement appréciée. Nous citerons les chapeaux de crêpe lisse bouillonné, à la passe un peu fermée du bas, qui nous reposent des

Pamélas, et au large bavolet; les brides se composent de barbes en dentelle flottante qui remplacent les brides de ruban pour les chapeaux habillés.

Parlons encore de quelques robes sorties des ateliers d'Alexandrine, et expédiées à Bade-Baden, à Aix et à Boulogne: robe en tulle rose à trois jupes relevées chacune par un bouquet de verveine rose et de jasmin blanc, corsage carré à coulisse, ceinture de ruban très-large, coiffure en fleurs comme la garniture, terminée par deux pans de rubans frangés; — robe en tarlatane rose à deux jupes, et sur chacune cinq rangs de ruches en tulle rose, le corsage plat à pointe avec revers tout couvert de ruches ainsi que les manches; guirlande à la Cérés en feuillage vert anglais ainsi que le bouquet de corsage; — robe en crêpe citron de deux jupes, dont la seconde en tunique, garnie d'une guirlande de pervenches blanches et géranium rouge; couronne pareille dans les cheveux; corsage à la grecque; — robe de barège fond bois avec guirlandes bleu ciel, cinq grands plis en biais bordés d'effilés; cannezout pèlerine mousseline de l'Inde à semé de muguet; mantelet pareil à deux volants festonnés à crête, manches blanches; — robe en taffetas fauve broché à larges raies nuancées cerise, corsage montant fermé par des boutons de camée; la visite, taffetas vert chou à trois rangs d'étoffe recouverts chacun d'une dentelle noire; — robes d'organdi pour les deux sœurs, brodées sur deux jupes et faites à la vierge, corsage monté sur un poignet brodé; les écharpes en pareil avec un large ourlet fermé par un feston; — enfin une robe de taffetas gris de fer à trois volants découpés, corsage ouvert devant et lacé entièrement sur un autre corsage de taffetas brodé devant, ainsi que les manches et les basquines.

— On porte foule de petites fantaisies en filets de soie, — fichus frangés rose, cerise, bleu, quelques-uns nuancés dans les mêmes couleurs, d'autres à rayures blanches et de couleur; tout cela pour nouer sur son cou ou jeter sur la tête. — Les petites écharpes pour le même style et pour le même emploi sont également à la mode et font partie de cette collection de *fantaisies*, aussi distinguées que gracieuses, dont Mayer

¹ Rue Vivienne, 15. — ² Rue d'Antin, 14.



a enrichi cette année ses jolis magasins de la rue de la Paix.

Du reste, ce n'est pas à Paris seulement que l'on peut juger le goût exquis de cette maison. Mayer, fidèle aux faveurs que lui accordent toujours les cours et les élégances étrangères, a porté aux eaux une grande partie de toutes ses plus modernes et plus délicieuses créations. — Les gants si parfaits et dont il semble avoir le monopole, si l'on en juge par les préférences qui leur sont accordées par la fashion parisienne, les gants sont allés porter à toutes ces belles réunions de la saison le luxe de leur garniture, de rubans, de dentelles, de points de Venise, de tout ce qui va bien aux toilettes d'été. Ceux boutonnés, toujours très en vogue, ont des garnitures de haut prix. Les uns sont en boutons d'émaux, de perles, de turquoise; les autres ont jusqu'à des diamants envoyés à Mayer pour être disposés en ce genre d'ornements. — Les gants courts ont aussi pour fermoirs deux beaux boutons ou un de ces petits crochets inventés par Mayer, et l'un des plus simples systèmes de fermeture. Les écharpes en cachemire, en gaze brodée, celles en grenadine, en gaze turque; d'autres en foulards ou divers genres d'étoffe très-jolie; — les petits tabliers brodés, ou tout ornés de passementeries, ou de dentelles, piquant accessoire des toilettes de *chez soi*, sont toujours bien portés. — Les coiffures en résille, ruban, velours, ou *rubans écharpes* pour les composer soi-même sur sa tête; — les mitaines en soie, brodées dans les couleurs les plus charmantes, et qui sont le vrai type de l'élégance en ce qu'elles ne peuvent convenir qu'aux femmes vraiment distinguées; — les mouchoirs à hautes dentelles surmontés de broderies à jours et au point d'armes, — enfin, un nombre infini d'autres choses, précieuses dans leur utilité, ou séduisantes dans leur inutilité, font partie de cette réunion qui distingue si brillamment la maison Mayer à Paris comme à l'étranger.

— Nous ne pouvons parler des ressources de la coquetterie sans revenir à M^{me} Ellen Saint-Hilaire¹, dont l'art, en servant les exigences de la beauté, s'occupe de celles de la santé en

même temps; les soins bien entendus qu'elle a de la bouche, le talent avec lequel elle en répare les déficiences, la placent au premier rang des célébrités en ce genre. Joignez à cela une aménité et une grâce qui sont si précieuses à ceux qui souffrent et si rares à rencontrer. Il n'est donc pas étonnant que la clientèle de M^{me} Ellen Saint-Hilaire ait pris une extension si considérable, et que ses clientes se louent à l'envie et de l'amabilité de son accueil et du succès qu'elle obtient dans toute espèce de cures.

Londres fait ses apprêts de départs, et voilà toutes ces jeunes femmes, aux blonds cheveux et aux doux yeux d'azur, qui s'en vont porter sur tous les points du continent leurs séductions d'autant plus piquantes, qu'elles auront changé de cadres. Certes, cette fraîche carnation, cette beauté vaporeuse doivent offrir une étrangeté bien séduisante dans ces climats où l'on ne connaît que la brune et vive gracieuseté du Midi. — Si un culte est basé sur le charme des contrastes, c'est incontestablement le culte du beau. Car si nos poètes du Nord ont tant chanté les yeux limpides et les cheveux d'ébène, en revanche, les Italiens et les Espagnols ne trouvent plus de mots dans leurs langues si sonores et si exagérées pour les blonds cheveux, les yeux bleus et les teints de *lys et de rose*... Et comme pour ne rien laisser désirer aux belles filles d'Albion, les artistes au goût le plus sûr et le plus recherché sont allés porter à Londres le prestige de leur talent et de leur savoir-faire. — Ozanne², parmi les maisons adoptées par l'aristocratie fashionable, semble à chaque saison vouloir se surpasser à force d'élégance, de recherche, de créations originales et du meilleur style. Car telle a été l'appréciation de son goût, que sa maison a tout de suite conquis sa place au nombre des meilleures de Londres.

PETITES ACTUALITÉS.

Les habitudes ont leurs modes, et dans une infinité de toutes petites niaiseries on reconnaît les *gens de l'époque*. Ainsi, la

¹ Boulevard de la Madeleine, 13, cité Vindé.

² 2, Brook street, Hanover square.

femme d'une tenue bien droite, dont les épaules sont bien effarées, qui a une taille bien cambrée, est évidemment arriérée de dix ans dans sa tournure. — Son bon génie, ou, pour mieux dire, le génie du goût, ne l'a pas conduite depuis bien longtemps chez M^{me} Clémangon essayer quelques-uns de ces corsets qui portent en eux le type de *l'actualité de la grâce*. Si elle s'était confiée à cette coupe, si bien empreinte de toutes les délicates combinaisons qui font *la tournure à la mode*, cette femme saurait que la véritable élégante se reconnaît à la courbe de la taille, inclinée sur le devant, et produisant comme une ligne un peu arquée sur le devant du corsage, — les épaules légèrement arrondies, le cou un peu avancé, — une nonchalance gracieuse dans tous les mouvements, — enfin l'ancien *je ne sais quoi* produisant cet aspect *affaissée* que portent dans leur maintien les femmes les plus admirées aujourd'hui. — Aussi à cette heure les bonnes grand'mères seraient-elles peu favorablement écoutées si elles s'avisait de dire, comme jadis, à leurs enfants : « Tenez-vous droite, mademoiselle. » — La demoiselle se révolterait intérieurement, et d'un petit ton câlin elle répondrait : « Bonne mère, venez donc chez M^{me} Clémangon¹, et là vous verrez comment se comprend et s'acquiert la *grâce de notre époque*. »

Mais la grand'mère aura bien encore une autre indignation lorsqu'elle apercevra dans les plus élégants salons des petits peignes roulant sur toutes les cheminées, et les plus distinguées jeunes femmes s'en servir à chaque instant pour lisser leurs cheveux ou arranger leurs boucles sans égards pour toutes les convenances sociales... — Se peigner en plein salon ! s'écriera la pauvre aïeule toute ébahie. Mais de mon temps cela eût été d'une indécence repoussante, un acte capable de faire manquer un mariage !

Mais, du cercle où aura été jeté cet anathème, une jeune femme se lèvera sans doute pour répondre :

« Bonne mère, c'est que de votre temps tout se parait avec des paniers baleinés autour du corps, et des poudres blanches sur la tête ! — Vous n'aviez pas une M^{me} Clémangon

pour vous créer de ces corsets souples et gracieux qui savent si bien nous donner cette taille digne des Almées. — Vous n'aviez pas un Guerlain, dont les exquis recherches ont réalisé les philtres merveilleux qui donnent la beauté ! Moins fabuleux aujourd'hui, il donne ce qui la conserve, ce qui la remplace, les compositions qui font la physionomie fraîche, douce, jeune, d'une gracieuseté naturelle et charmante. Cela ne vaut-il pas mieux mille fois que le charlatanisme du blanc, du rouge et du bleu dont on fabriquait la beauté d'autrefois ? — Et si vous en revenez à cet usage de se lisser les cheveux *en public*, d'oser toucher un peigne au milieu d'une société brillante, nous vous dirons encore que ceci n'est qu'un *préjugé vaincu* ; que si rien n'est plus beau, plus séduisant, plus *poétique*, qu'une jeune chevelure, il est permis de s'en occuper comme de toutes les jolies choses que la nature nous a données ; et ici Guerlain¹ a encore bien fait de répondre à la mode, en créant cette foule de *peignes de poche* tout petits, délicats, mignons, que les femmes passent si ostensiblement sur leurs bandeaux, leurs boucles ou leurs sourcils. Et, en vérité, cet usage n'a qu'un inconvénient...

— Sans doute, répondit la grand'mère, qui se rappelait peut-être quelque trahison de son temps ; ces peignes doivent conserver le parfum de la femme qui s'en est servie, et s'ils s'oublent là où ne devait pas se rencontrer la femme, ils pourraient faire de fatales révélations.....

— Oh ! ce n'est pas de cet inconvénient que je veux parler, reprit la jeune femme, dont le sourire attestait qu'elle pénétrait qu'un piquant souvenir venait de repasser dans l'esprit de sa grand'mère. Nos petits peignes ne s'oublent nulle part aujourd'hui... seulement nous les laissons *errer* sur nos cheminées, et les hommes à petites moustaches qui viennent nous voir ne se font nul scrupule de s'en emparer, colorant leur rapt de quelques phrases bien fades et bien sentimentales.... et pour ne pas paraître d'une susceptibilité ridicule, nous sommes obligées d'accepter le *prétexte*... La mode des moustaches est vraiment fatale à nos petits pei-

¹ Rue du Port-Mahon, 8.

¹ Rue de la Paix, 11.





20 Aout 1846.

2205.

Modes de Paris.
Petit Courrier des Dames.
 Boulevard des Italiens, 1.

*Toilette de petites soirées aux Bains de Dieppe. Ensembles de la M^{me} Ferrière-
 Penon. Fleurs Chagot. Etoffes de la M^{me} Gagein.*

Messrs J & J Fuller, 34, Rathbone Pl. Lond.

gnes. — La preuve en est que le mien a disparu hier soir, et que me voici obligée d'en demander deux à la fois à Guerlain, l'un pour remplacer celui qu'on m'a pris, l'autre pour remplacer celui qu'on me prendra.

— Ah ! pour le coup, interrompit l'aimable vieille, dans mon temps on n'avait pas tant de prévisions pour les regrets à venir !

— C'est que dans votre temps les hommes étaient sans doute plus discrets ou moins désireux...

— Peut-être... » reprit le grand'mère.

Le soir, dans le même salon, un gentil enfant apportait une quantité de petits peignes de chez Guerlain. Il y en avait pour les cheveux, il y en avait pour les moustaches, il y en avait pour les sourcils, il y en avait même de tout mignons pour les cils.

Chacun avait compris.

Exposition Chinoise.

Malgré le prosaïsme auquel rien ne semble pouvoir se soustraire par le siècle où nous vivons, — même les voyages les plus longs, — aujourd'hui qu'on rencontre par tous les points du globe des lignes de paquebots confortables, des bureaux de poste, des douanes, des lazarets, des gendarmes et autres institutions résultats plus ou moins immédiats de la civilisation, — aujourd'hui que l'on accomplit le tour du monde sans devoir se priver un seul jour de viande fraîche, de fruits ni même de toutes sortes de friandises, la Chine est peut-être le seul coin du globe qui ait conservé je ne sais quel prestige, quel charme bizarre de poésie et d'originalité. A ce seul mot on se sent tout de suite transporté dans ce monde fantastique de ciels vert-pomme à nuages roses, aux arbres écarlates, aux poissons d'or qui nagent dans les airs, aux pagodes aux mille clochetons de porcelaine, les fleuves et les mers qui se croisent, se superposent à travers ces ponts surchargés de sonnettes et de monstres aux yeux et aux griffes de feu ; et au milieu de ces rochers d'azur, de ces forêts de bronze, par-dessus ces villes de nacre et ces horizons d'or et d'argent, on voit errer ces longues et sveltes figures de femmes au teint blanc et rose, aux regards vagues et endormis,

aux robes chamarrées d'inscriptions et aux pieds impossibles ; puis les graves mandarins, les moustaches tombant jusqu'à terre, le grand sabre à la poignée éblouissante... Ce monde hyperbolique nous restait dans toute sa poésie baroque ; c'étaient pour ainsi dire de ces souvenirs d'enfance, de ces premières impressions que rien ne peut plus tard modifier, et à ce seul mot de Chine nous ne pouvions imaginer autre chose que ces horribles Chinois de porcelaine grimaçant, ces dragons d'airain à la gueule béante, ces graves mandarins roulant éternellement leurs gros yeux, tirant leur langue, et hochant la tête de droite à gauche.

Hélas ! hélas ! l'heure est sonnée pour ces dernières féeries de notre imagination ; le canon anglais a fait à la grande muraille une brèche qui ne se refermera plus, et voilà la sceptique Europe tombant à pieds joints sur cette terre fantasmagorique, s'emparant de tout, pénétrant partout, et soumettant tout à son inexorable esprit d'analyse et d'investigation. Toutes les nations se sont émues, et ont au plus vite expédié des ambassades, des missions, des commissions de toutes sortes.

Donc on a adjoint à l'ambassade de M. de Lagrenée des *délégués commerciaux*, chargés par le ministère de l'agriculture et du commerce de rassembler des échantillons de tous les produits de l'industrie chinoise, d'étudier leurs procédés, de nous initier aux mœurs, aux goûts, à l'état des arts et du commerce du céleste empire.

Ce sont tous ces objets rassemblés et classés par ces mêmes délégués que la ville de Paris expose en ce moment dans les salles de l'école supérieure de la rue Neuve Saint-Laurent.

Aussi disons-le tout de suite, la première impression en entrant dans cette salle est moins saisissante qu'on se l'imagine tout d'abord ; — car ce n'est pas le moins du monde un musée de curiosités ; c'est un spécimen complet de la civilisation matérielle de la Chine. Les objets d'art et de curiosité ne sont qu'une très-faible subdivision de cet immense pandémonium ; ce qui donne à cette exposition un tout autre aspect qu'à l'admirable exhibition de la *chinese collection* de Hyde Park. Ici c'est un véritable bazar, à Londres c'est ce que nous appelons

une *chinoiserie*, mais la plus riche et la plus splendide qui ait jamais paru en Europe et probablement en Chine.

Nous passerons rapidement sur ce qui est de l'industrie proprement dite, sur les modèles des métiers à fabriquer les étoffes, les machines à creuser les rivières, les outils d'agriculture, les appareils à distiller les liqueurs, et les échantillons de l'incroyable cuisine des gourmets du pays; entre autres, les nids d'hirondelle, qui ne se vendent pas moins de quatre cents francs la livre. — Nous admirerons en passant l'éclat des couleurs des étoffes, et surtout cet inimitable ton vermillon que l'on n'a jamais pu obtenir en Europe même au temps des plus admirables fabrications de Gènes et de Venise. — Et à propos de fabrication, une des choses les plus curieuses assurément de cette exposition, ce sont les albums exécutés par les meilleurs artistes chinois, des procédés employés dans leur industrie. Chaque métier, chaque art, a ainsi son album spécial, avec les détails les plus minutieux dans les appareils, le costume et la physionomie des ouvriers. — Cette collection d'albums est, du reste, la plus complète et la plus magnifique qu'on ait encore vue; car c'est la vie chinoise, de toute heure et de toute condition, ses détails les plus intimes et les plus piquants, ses livres, ses plaisirs et toutes ses bizarreries; — les ivresses de l'opium et les puérités de la vie intérieure; — les femmes dans leurs kiosques occupées à arroser des fleurs, à jouer de la guitare, à rougir leurs lèvres et leurs ongles, ou à faire voler des papillons au bout d'un fil de soie... A quelques pas de là nous trouvons en nature les détails d'ameublement et de costume que nous représentent ces petits tableaux. — Ce sont des vêtements complets, des étoffes les plus brillantes et les plus chamarrées de fines broderies d'or et de soie de couleurs vives; — les coiffures de femmes avec leur bizarre échafaudage de plumes de paon, de perles et de fleurs; — les assiettes relevées d'enluminures et de bas-reliefs, les tasses si fines et si légères qu'on en sent à peine le poids dans la main, les pots à fleurs au col élancé, aux anses de chimères fantastiques; les miroirs de métal montés sur un incroyable fouillis de fleurs et de feuilles de bronze et de corail; — les crapauds aux yeux de ru-

bis, les poissons aux nageoires de perles et de nacre, les grues sacrées au long col, les lourds éléphants surchargés de caparaçons de pierrerie, et cent et mille autres fantaisies.... Puis les tableaux qui servent de tapisserie à l'intérieur des appartements.

Ce sont de longs rouleaux de moelle de roseaux tendus aux extrémités par des lattes de bois; pour la plupart, ce sont des paysages plus ou moins chimériques, ou des divinités bouddhistes aux attributs les plus extraordinaires, aux contorsions les plus extravagantes. Il y a quelques-unes de ces peintures représentant des femmes qui sont vraiment d'une délicatesse de ton et de modelé merveilleuse. Il y a dans l'art de la peinture en Chine une excessive finesse et un sentiment très-remarquable du coloris, de l'harmonie et de la puissance. Ils représentent la nature sur le fait, avec ce système de ne tenir compte ni de l'ombre ni de la perspective. — Tous les plans sont également éclairés, finis et superposés, quel que soit leur éloignement. Cette naïveté ou ce parti pris, pour mieux dire, pourrait presque se prendre pour l'école classique; car, depuis quelque temps, une véritable révolution s'est opérée dans l'art chinois, résultat évident de la fréquentation et de l'influence des Européens. Les artistes chinois aujourd'hui, — ce sont sans doute les *romantiques* du pays, — admettent l'ombre et la fuite perspective des plans. — L'excessive habileté de ce peuple pour les arts d'imitation, son intelligence et son adresse naturelles leur rendent facile d'ailleurs cette réforme dans leur méthode de peindre. Ainsi peut-on voir à la salle Saint-Laurent deux vues de Canton peintes à l'huile, qui ne manquent ni d'effet, ni de profondeur, ni de solidité, ni de transparence. — Il y a des costumes de Manille et des îles Philippines exécutés avec une délicatesse de touche digne de nos plus habiles dessinateurs. — Mais l'objet le plus remarquable est le portrait de M. Renard, notre délégué pour les objets d'art et de curiosité, par un certain Lam Qua, un des peintres les plus célèbres du céleste empire; on peut dire, sans exagération aucune, que cette toile ne passerait certainement pas inaperçue à une exposition du Louvre. Il y a de la pureté dans le dessin, de la finesse dans le modelé, de la transparence et de

l'harmonie dans le coloris, — on pourrait presque dire du style.

Avant d'en finir avec les arts, jetons un coup d'œil sur les caricatures, car les Chinois, s'ils ont leurs Ingres et leurs Horace Vernet, ont aussi leurs Cham et leurs Daumier. — Leur verve ne pouvait manquer que de s'en prendre à leurs vainqueurs; ils ont donc fait des *charges* des Anglais; ils ont très-drôlement tiré parti de ce qu'il y a de laid dans le costume européen; les soldats, en habit écarlate, avec leur flegme et leur allure compassée, sont les plus burlesques figures qui se puissent imaginer; ils ont fait aussi de très-plaisantes caricatures des frégates et surtout des bateaux à vapeur. Un mot encore à propos des albums: l'album des supplices!... On ne peut s'imaginer un pareil raffinement de férocité, — les mutilations, les tenailllements, les carcans de toutes sortes, les cages hérissées intérieurement de pointes d'acier et de lames de sabre. Ce qu'il y a d'effrayant, c'est la naïveté calme et insouciant avec laquelle tous ces hideux détails sont reproduits sur les dessins.

Du reste, à côté de ces images de tortures, nous trouvons, — et cela parmi les objets de toilette, — ce que nous qualifierions, nous, de véritables supplices: ce sont des souliers de femme. On ne peut rien voir de plus affreux qu'un pied de femme, l'orteil seul restant dans sa position naturelle, les quatre autres doigts étant crispés, tordus et aplatis sur la plante. On les maintient dans cette position au moyen de ligatures étroitement bandées, qui arrêtent complètement la circulation du sang et empêchent le pied de se développer. Il y a quelques pieds moulés sur nature et reproduits en cire qui font mal à voir. On montre une petite babouche brodée d'or et de perles, que l'on prendrait pour la pantoufle d'une très-petite poupée s'il ne nous était affirmé qu'elle servait à une grande et belle femme de vingt-quatre ans. Une autre bizarrerie des coutumes chinoises est la mode des ongles d'une longueur illimitée, si bien qu'on dirait des griffes d'oiseau de proie.

Les armes chinoises n'ont rien de bien remarquable; c'est ce que l'on voit chez tous les bric-à-bracs des ports de mer: carquois et boucliers ornés de chevelures en-

nemies; fusils à mèche, krick de Java à lame flamboyante, flèches empoisonnées. Les ivoires sont travaillés avec cette merveilleuse adresse que nous savons; il n'y a, à vrai dire, qu'un jeu d'échecs qui sorte de ce que nous pouvons voir tous les jours. — Dans les bronzes, on remarque une statuette antique de Confucius. C'est un des objets les plus curieux au point de vue de l'archéologie. Il y a encore des jouets d'enfants à effrayer les yeux les plus blasés aux horreurs, des collections de médailles et de monnaies, de ravissantes poteries, de bijoux, vrais chefs-d'œuvre de ciselure et d'orfèvrerie; enfin, des instruments de musique des plus singuliers, violons, flageolets et timbales en peau de boa, et deux *gongs* ou tam tams, dont l'un rend un son à déchirer les oreilles les plus robustes. Qu'on s'imaginer une sorte de couvercle plat et rond, composé d'un alliage de métaux combinés et martelés avec une si merveilleuse science qu'elle est restée un secret pour nous. On le frappe avec un tampon de grosse caisse, en commençant par les bords et en frappant de plus en plus fort, à mesure qu'on approche du centre. Le son, qui d'abord est faible, grandit, grandit et finit par vibrer d'une manière effrayante; c'est une sorte de mugissement métallique, strident et continu, qui tient tout à la fois du bruit de la foudre et du rugissement des bêtes féroces. On conçoit presque que ces bons Chinois aient eu l'idée de défendre d'abord l'approche de leurs forteresses par le bruit véritablement infernal du *gong*.

Cette exposition est une des plus curieuses et des plus remarquables qui aient été offertes aux Parisiens. Les poètes et les rêveurs y ont retrouvé en réalité le pays de la fantaisie et des magiques horizons. Le commerce français y trouvera de précieux renseignements pour certaines industries et pour les chances ouvertes à son esprit de perfectionnement et d'exportation.

Une heure passée dans ce vaste bazar est un véritable voyage en Chine. Nous avons déjà eu à Paris Rome et Venise, Constantinople et le Caire, il nous manquait et nous venons de voir Canton, les bords du Tchou-Kiang et toutes les merveilles du céleste empire, — et cela, — à Paris, — au beau milieu du quartier Saint-Martin. L.....

THÉÂTRES.

OPÉRA-COMIQUE. — *Paul et Virginie*.

C'est en 1791 que Faviers écrit le poème de *Paul et Virginie*, en s'inspirant de l'immortel roman de Bernardin de Saint-Pierre. La musique en fut confiée à Kreutzer (prononcez Krestch), compositeur et violoniste estimé.

Cet opéra comique eut un immense succès; il reprit plusieurs fois sa place au répertoire; mais nous croyons que depuis vingt-cinq ans au moins il n'avait pas été donné à des oreilles parisiennes de l'entendre.

Grâce à une fort belle mise en scène, grâce à trois beaux décors, grâce à une exécution vraiment remarquable, les applaudissements d'autrefois ont trouvé hier un puissant écho dans la salle de l'Opéra-Comique.

L'ouvrage en lui-même renferme également de nombreux éléments de réussite. Si le livret est un peu naïf au commencement, il devient très-touchant à partir de la seconde moitié du deuxième acte, au moment où Paul apprend le départ de Virginie.

Le dénouement a été accueilli avec les marques de la plus vive satisfaction. Faviers, en effet, n'a point fait périr Virginie sous les yeux de la colonie. Paul se précipite dans les flots, nage vers le *Saint-Géran*, et ramène au rivage celle qu'il adore.

Il y a de charmantes choses dans la partition de Kreutzer; les couplets de l'introduction, chantés par Virginie, ont défrayé cinq cents vaudevilles; l'air de Virginie, le final du second acte, la prière et le final du troisième acte, sont entre autres des morceaux d'une valeur réelle.

Nous avons annoncé que le grand prix pour la composition musicale avait été remporté cette année par M. Gastinel. En ré-

compense de son succès, le lauréat ira à Rome, où il n'y a point de musique. C'est M. Berlioz qui le dit, et il doit en savoir quelque chose. Le spirituel critique ajoute : « M. Gastinel, étant à Rome, apprendra à jouer au disque, à prendre des lapins au filet, à boire la semata, à descendre le Tibre à la nage depuis le Ponte-Molle jusqu'à la promenade du Poussin, à inspirer des passions aux femmes de chambre en portant toujours (c'est la recette) *un air triste et un pantalon blanc*; il ira deux fois à Tivoli, une fois à Albano et à Subiaco; il aura son guéridon à lui et sa pipe numérotée au café Grecco; il perdra dix louis au lansquenot et dansera la polka aux bals de l'Académie; il écrira la moitié d'une messe, quelques valse et trois airs variés, et reviendra à Paris après un si beau complément d'études, plein de l'espoir de faire une brillante carrière musicale, d'honorer son pays, d'écrire enfin un opéra-comique en un acte tout entier; et au bout de dix ans de sollicitations, de courses, d'insomnies, se retrouvant Gros-Jean ou Petit-Jean comme devant, il s'apercevra enfin

Que l'Institut n'est pas ce qu'un vain peuple pense,
Et que. . . .

J'oublie que je fus aussi couronné à l'Institut, exécuté même, et déporté en Italie pendant deux ans. Pourquoi troubler d'innocentes joies ?

J'ai connu ce bonheur et j'y sais compatir.

— Un journal allemand donne un tableau statistique du prix des places dans les théâtres de Londres, Pétersbourg, Vienne, Paris, Hanovre, Hambourg et Berlin. A Londres, un billet de fauteuil (1^{re} place), au théâtre Italien, coûte 26 fr. 25 c.; aux représentations extraordinaires, il coûte le double. Un fauteuil au théâtre impérial de Pétersbourg, quand il y a opéra italien, se paye 30 fr.; aux autres représentations, un peu plus de 11 fr.

A ce Numéro est jointe la planche 2205.

LE PETIT COURRIER DES DAMES

Paraît tous les cinq jours; sept gravures par mois, — et une double planche de patrons et broderies (grandeur naturelle).

On souscrit au Bureau, BOULEVARD DES ITALIENS, 1, — et chez tous les Directeurs de poste.

Prix pour trois mois : Paris, 9 fr.; les départements, 9 fr. 50; et l'étranger, 10 fr. — Avec une couverture, 50 c. en sus. — Les lettres et envois d'argent doivent être affranchis.

IMPRIMERIE DE V^e DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.